

2013
LES

Années

Le journal de cette année (24 n°/an) – n°30 – 31.03.2013

BLANCHE, Ô MA BLANCHE...

Blanche la fumée qui s'échappe d'une certaine cheminée. Blanche la rage, lorsque l'on comprend qu'au même moment aux Nations-Unies le Vatican s'est allié à l'Iran, à l'Égypte et à ce que la planète compte d'ennemis du sens commun et de la raison pour s'opposer aux résolutions dénonçant la violence qui est faite aux femmes. Blanche la neige qui a repeint le nord et le nord-ouest de la France en une extension de banquise. Blanche l'ourse que d'aucuns déclarent à cette occasion avoir aperçue, dérivant sur la Seine sur un radeau de glace. Blanche la couleur des linceuls dans lesquels le peuple syrien ensevelit jour après jour ses espoirs de révolution. Blanche la page qui refuse de se laisser noircir de tant d'indignations grandes ou petites, nées ou non de Stéphane Hessel, mais qui restent omniprésentes, dévastatrices, bave à la gueule, indicibles. Blanche, Francis de son prénom, qui, trente ans après sa mort, nous rappelle opportunément à un peu d'intelligence et de légèreté. Lui qui établissait la liste de quelques grands artistes ayant fait l'objet de condamnation – tel Frédéric Chopin pour « *Tapage de Nocturnes* » ou José-Maria de Heredia pour « *Völ de gerfaut hors du charnier natal* » – nous aurait certainement aidé d'un trait, d'une formule, d'un détournement de sens explosif à renvoyer au dérisoire ceux qui s'y vautrent sans vergogne.

Blanches encore, des marches qui restent à inventer et qui ne seraient plus là pour pleurer, commémorer, refuser ou protester, mais seulement pour rêver ensemble.

Michel Lalet

l'écrivain de la quinzaine

EVGUENI ZAMIATINE DANS LA SUÏE

Ce petit livre de 74 pages, impossible d'imaginer qu'il a été écrit à la fin des années 20. Le couperet de l'intrigue, l'appréhension des personnages, la désolation des paysages, le tranchant de la langue, tout est de nos années.

« *Ganka était partie chercher du bois. Sophia restait debout, le front appuyé contre la fenêtre. La vitre tintait sous le vent, des nuages gris et bas – des nuages de la ville, des nuages de pierre – passaient dans le ciel – comme s'ils étaient de retour, ces nuages étouffants de l'été que pas un orage n'avait transpercés. Sophia sentit que ces nuages n'étaient pas au dehors, mais en elle...* »

On est dans la campagne russe de l'après-Octobre, c'est-à-dire hors du monde: « *Tout autour de l'île Vassilievski, en une vaste mer, s'étendait le monde: là-bas, il y avait eu la guerre, puis la révolution* ». Trofim Ivanytch travaille à la chauffeerie; un seul souci, le charbon de Donetsk a remplacé celui de Cardiff et il fait une poussière noire impossible. Il vit misérablement avec Sophia mais quelque chose cloche: « *Tu ne fais pas d'enfants, voilà ce qu'il y a* ». Quand le menuisier meurt, ils recueillent sa fille Ganka, une adolescente, semble-t-il, peu farouche. Trofim Ivanytch va jeter sur elle son dévolu. « *Sophia comprit [...] Elle ne dit rien, ne leva pas les yeux, seules ses lèvres frémissent – comme la peau du lait lorsqu'elle est tout à fait prise.* »

Quand la Néva déborde et inonde tout, Sophia se croit un temps débarrassée de sa rivale mais Ganka en réchappe. Dès lors le drame se met en marche, inexorable. Sophia ira, sans rien dire, enfouir le corps dans un champ. Pour tous, Ganka a fugué en compagnie de mauvais garçons. L'hiver arrive, qui fige tout en l'état.

Et Sophia découvre qu'elle porte enfin un enfant de Trofim Ivanytch. Avec la débâcle vient le temps d'accoucher, c'est une fille – et la terre



rend le corps de Ganka. Sophia, prise d'une fièvre puerpérale, se libère de son secret, se condamnant par là même.

Le huis clos se joue entre Sophia, Trofim Ivanytch et Ganka, et il n'y a qu'eux. La Révolution n'a nulle place ici, ni les considérations sociales, ils sont entre gens du même milieu dont l'histoire ne constitue pas une dénonciation: le drame est substantiel à la nature humaine. Aimer, désaimer, et ces forces obscures du sexe qui nous rattachent à l'espèce. C'est ce caractère immanent qui donne au texte de Zamiatine la force d'une tragédie antique.

Je reviens sur la langue. Des phrases qui peuvent être articulées en relatives et conjonctives mais toujours tendues vers l'efficacité informative. Pas de fioritures. Zamiatine a un usage très moderne de l'impersonnel et une façon de taire ce que le lecteur a déjà compris. « *...] il y avait quelque chose qui clochait. Quoi au juste, ce n'était pas encore bien clair, cela n'avait pas encore pris la consistance des mots. C'est plus tard, en automne, que ce fut dit pour la première fois, et Sophia le marqua dans sa mémoire: c'était dans la nuit de samedi, il y avait du vent, les eaux de la Néva montaient.* » On comprend bien que c'est à l'intérieur de Sophia que souffle le vent et que montent les eaux qui vont tout submerger.

Je n'ai pas lu le grand roman de Zamiatine, « *Nous autres* », dénonciation du totalitarisme soviétique, qui lui valut une interdiction de publication. Autorisé par Staline à émigrer, il fut souverainement ignoré de l'intelligentsia française, obnubilée qu'elle était alors par la Révolution russe – « *Hourra l'Oural* » écrivait Aragon. Mais encore une fois je ne voudrais pas qu'interfère ici un débat idéologique hors de propos: ce livre est d'une force, d'une violence rares. On les retrouve dans la très belle lecture qu'en fait Isabelle Huppert (aux éditions *Des femmes*).

Rémi Lehallier

« *L'inondation* », Actes Sud – « *La caverne* », nouvelles, Actes

Extraits de « **Petites confidences** »
« **7 confidences à lire, à dire, à murmurer.** »

L'entreprise

C'est le 25 septembre que, pour moi, tout ça a commencé. Je me souviens, ce matin-là, j'avais conduit les enfants à l'école, il faisait encore presque noir. On a parlé d'une émission sur les gibbons d'Afrique qu'on avait vus ensemble à la télévision. Après, je suis arrivé au bureau normalement. Roger Dampierre m'a raconté une histoire drôle dont je ne me souviens plus, je ne me souviens jamais des histoires drôles, et puis avec Valérie et François on a discuté sur ces affaires d'otages en Irak. À 9h30 j'ai reçu un coup de fil. C'était mademoiselle Irène qui m'appelaient pour me dire de monter, que monsieur Dubourg voulait me voir. J'ai dit « Maintenant, tout de suite? » Elle m'a dit « Oui! » J'ai enfilé ma veste en me disant que jamais je n'avais parlé à monsieur Dubourg, le sous-directeur. Je suis arrivé au sixième étage, par l'ascenseur, celui où il y a des miroirs partout, j'ai frappé à la porte en chêne, mademoiselle Irène m'a dit d'entrer et elle a appelé monsieur Dubourg. Elle lui a dit que j'étais arrivé. Elle a racroché et elle m'a dit « Allez-y, il vous attend ». J'ai poussé la porte capitonnée du bureau de monsieur Dubourg et je me suis dit, comme ça « Voilà une porte capitonnée comme un ceruceil ». Là, je me suis retrouvé devant monsieur Dubourg qui consultait l'écran de son micro. Il m'a dit « Asseyez-vous, je vous en prie! » Alors je me suis assis sur un fauteuil rouge tout capitonné lui aussi. Monsieur Dubourg s'est retourné vers moi, il a souri et m'a dit « On ne se connaît pas très bien vous et moi. Vous vous occupez des commandes de fournitures informatiques et des divers achats de consommables de bureau et, je crois savoir, aussi du club de pétanque de l'entreprise. Vous participez à la vie de l'entreprise, c'est parfait! » J'ai voulu répondre que oui, mais il a repris « Je vous ai fait venir parce que je n'avais que peu de renseignements sur votre situation familiale. Vous êtes célibataire sans enfants je crois, libre comme l'air en somme! C'est bien exact? » J'ai répondu, gêné « Pas tout à fait! Je vis avec quelqu'un depuis cinq ans maintenant. Elle a deux enfants dont je m'occupe, je

suis quasiment leur père, une fille et un garçon, neuf ans et sept ans. Sandra c'est l'aînée et le petit, c'est Bruno! » « Ah! » a répondu monsieur Dubourg, il a hésité un moment, comme s'il réfléchissait, et il a repris « Je croyais que vous n'aviez pas d'attache et je souhaitais vous proposer une évolution de carrière. Mais là, vous me posez un problème. Je voulais vous demander de prendre en charge les mêmes fonctions qu'actuellement mais à un autre niveau, au niveau de synthèse, à Bagnolet, à l'unité centrale, au siège de l'entreprise. Bien sur cela impose un déménagement. On ne peut pas faire 400 km matin et soir, et avec votre charge d'enfants, ça va être difficile! » J'ai dit « Oui, c'est sûr! » Monsieur Dubourg m'a regardé bien fixement et il a continué « Voyez-vous, nous sommes contraints de recentrer nos énergies et nos moyens. Vous comprenez! Rationaliser pour plus d'efficacité doit aujourd'hui être notre credo! Vous serez, je pense, d'accord avec moi? J'avais donc pensé que vous pourriez prendre ce poste centralisé, mais nous voici sur d'autres bases et c'est regrettable, alors... » Et là il a laissé son « alors » en suspens, on a échangé un regard, il a encore souri, moi, non. Je n'avais pas envie. Je voyais par la fenêtre les branches du peuplier qui bougeaient lentement. C'était joli et ça mettait en valeur notre logo qu'on avait peint sur le mur bleu du hangar de stockage. Monsieur Dubourg, après un moment, peut-être long, a repris la parole. Je l'ai regardé de nouveau et je l'ai entendu dire « Voyez-vous, je suis très interpellé et même dubitatif, mais l'avenir m'impose de trancher. Mon ami, vous ne pouvez plus rester parmi nous ». « Pourquoi? » j'ai demandé. « Parce que vous me contraignez à la suppression de votre poste, il n'aurait maintenant plus de sens. Je suis désolé pour vous, mais l'entreprise doit vivre et ne peut s'attarder sur chacun, au risque de mettre en difficulté le plus grand nombre de vos collègues! Je le regrette croyez-moi! Merci de m'avoir écouté, au revoir mon ami! » Et là, je me suis retrouvé dans le bureau de mademoiselle Irène. Elle s'activait après le fax. Sur une table, j'ai vu un dossier ouvert. Mon nom était écrit en gros caractères bien lisibles. Il y avait une mention en rouge : Vit en concubinage depuis février 1998. Un grand trait, rouge aussi, barrait la page. Le téléphone a sonné et je suis sorti. Dans le couloir, j'ai regardé très longtemps, par la baie vitrée, le grand

peuplier qui se balançait lentement. J'ai même pensé qu'il devait bruissier et que c'était beau.

Les îles Lyakhov

Moi, c'est les voyages, des centaines j'en ai fait! Des moments merveilleux, des escapades aux quatre coins du globe et ensuite des souvenirs à foison, comme des rêves les yeux ouverts! Vous voyagez, vous? Moi je n'arrête pas! À peine revenu, je suis déjà reparti! C'est facile! Je me décide pour une destination et en avant, deux ou trois escales et le chemin se déroule! Un jour Pondichéry, le lendemain Anchorage et le surlendemain Buenos Aires! Des aventures on peut dire que j'en ai connu! Moi j'ai toujours aimé ça, enfant j'étais toujours à fouiner pour découvrir de la nouveauté à s'en mettre jusqu'au fond des pupilles. Rendez-vous compte, les paysages qui se déploient devant vos yeux, des espaces qui se bousculent, comme du cinéma, mais mieux qu'au cinéma. Le film il ne peut pas changer de trajectoire, alors que pour moi la trajectoire elle se déroule en onde sinuuse à ma guise, dans tous les sens! Ces voyages, mes voyages, c'est ma liberté! Un jour par exemple, je me dis : Allez maintenant c'est l'Afrique mon point de chute et bien je décolle et l'Afrique arrive à moi! C'est beau l'Afrique, ça mérite le voyage! L'Afrique, moi ça me chavire! Toutes ces couleurs, ces musiques, ces hommes et ces femmes qui tanguent entre ciel et forêt et lumières et parfums, des parfums d'épices, au son des balafons. Écoutez bien, en ce moment je suis sûr que vous avez l'Afrique dans la tête, écoutez bien, en fermant les yeux, fermez les yeux, vous les entendez les balafons, avec leurs notes profondes et légères à la fois comme des bulles colorées irisées, éclatantes. C'est magnifique! Et dans mes voyages, j'en ai rencontré des gens célèbres à tous les détours : Hemingway, Oum Kalsoum, Lawrence d'Arabie, Harry Belafonte, Gauguin, Marilyn Monroe, Tarass Boulba! Des peurs, des angoisses ça m'arrive aussi. Tiens, un jour, un typhon qui se déclenche et j'ai dû me poser au beau milieu de l'océan Indien, heureusement j'étais dans un hydravion. Avec des pistolets d'alarme, ceux qui lancent des fusées colorées, j'ai pu alerter un grand navire, un paquebot, qui croisait par-là, et le voyage

a continué. Une autre fois voilà que je me perds en pleine forêt amazonienne, pas de boussole, je l'avais égarée, alors là au milieu des fougères et des lianes, sous un toit de végétation, donc avec peu de lumière, j'avance lentement ma machette à la main, les singes piaillaient en sautant de partout, les oiseaux s'en donnaient à cœur joie, les fauves rôdaient et paf, je tombe sur une expédition espagnole, des ethnologues en vadrouille, on se congratule, sauvé! Je pourrais vous en raconter des milliers des histoires comme celles-là. Bon, je reconnais pour se permettre de faire ces voyages c'est toute une organisation! Moi pour commencer, je déplace la petite table en pitchpin où on dépose les revues qu'on me prête. Juste devant la fenêtre de la salle à manger. Dessus je pose le globe terrestre qui me vient d'un cousin qui était représentant de commerce en bonneterie. Un homme rougeaud, même joufflu, toujours essoufflé et pourtant toujours en train de se presser entre deux blagues un peu salaces, on ne peut pas dire que ça lui ait porté chance, c'est comme ça que j'ai hérité du globe. Bon le globe sur la table, je branche le petit magnétophone à cassette que j'ai acheté avec un lot de cassettes folkloriques il y a bien vingt ans sur un marché du dimanche, de la bonne qualité, il marche toujours. J'enfourne une cassette, n'importe laquelle c'est pour le décollage, j'appuie sur play et ça démarre. Avant j'ai feuilleté des catalogues de voyages, tous ceux que je peux rafler par-ci par-là, ceux où il y a des belles photos, je fais mon choix, un voyage ça se prépare. Je m'assois dans le fauteuil, pas celui que j'utilise pour regarder la télévision, non un autre fait uniquement pour cet usage, un où est déposé un petit napperon sur le haut du dossier, et je m'envole dans les airs, je navigue sur les océans, c'est selon, mon doigt suit le chemin sur le globe qui tourne selon mes désirs, enfin faut dire qu'à chaque fois que j'arrive vers le Tadjikistan, le globe coince un peu et ce n'est pas un manque d'huile j'ai déjà essayé, tant pis ça grippe sur le Tadjikistan mais ça passe tout de même. Et puis, je ne vais pas à chaque fois au Tadjikistan, je m'y suis déjà rendu le 22 octobre, je note mes voyages sur un petit carnet, faut faire attention où on va, quand on connaît trop on n'apprécie plus autant. Voilà c'est ma méthode à moi et ça me fait bien du profit. La géographie à l'école je n'aimais pas, mais comme ça, c'est autre chose. Vous devriez essayer, bon si vous

n'avez pas une table en pitchpin ça peut fonctionner avec une autre en hêtre, en chêne peut-être même en plastique. Bien sûr faut avoir un globe, mais un globe ça se trouve. Enfin voyez vous-même. Ce soir, je crois que je vais aller faire un tour du côté des îles Lyakhov, je ne m'y suis jamais rendu, j'ai pas trouvé de photos dans les catalogues, mais je serai plus tranquille, il y aura moins de touristes. Je vous raconterai.

Jeannine

Je suis désolée, mais faut que ça sorte! J'ai trop ça sur le cœur! Figurez-vous que monsieur Maurice – Bon, vous ne connaissez pas – Eh bien, monsieur Maurice, un homme plutôt pas mal, bien de sa personne, un beau visage, mince et tout, et bien, monsieur Maurice, – C'est mon chef! – eh bien, monsieur Maurice, en fait, sous ses airs, c'est un gros dégoûtant! Oui! Enfin, pas dégoûtant, dégoûtant, mais tout de même genre à la limite, disons pas poli-poli, plutôt le gars spécial, un peu bizarre, normal mais pas vraiment tout à fait. Voyez ce que je veux dire! Le genre comme-ci, comme ça, pour être plus précise! Alors, monsieur Maurice, mon chef, voilà pas qu'il y a deux jours, il entre dans mon bureau en frappant à la porte, déjà, pour frapper à la porte alors qu'on se connaît depuis huit ans, tout de même! Bon, il entre, moi, je ne pipe pas mot, histoire de dire! Et là, il me regarde avec ses yeux! Des yeux! Enfin vous voyez le genre! Et je sens qu'il tourne autour du pot! Enfin, il ne dit rien, mais il tripote mes papiers, mes dossiers, moi ça m'énerve! Est-ce que, moi, je tripote ses dossiers? Enfin, ses dossiers ce sont aussi les miens, on se les repasse, puisque c'est mon chef! Donc il tripote les dossiers qui sont à nous deux et aux autres aussi, je m'étendrai pas! Et voilà qu'il va pour partir, moi je ne disais rien, comme si j'étais absorbée par le travail, alors que moi le travail, vous voyez ce que je veux dire! Bon, gêné, il dit: «Alors Jeannine, ça va la santé?» Parlez d'une question! J'étais enrhumée et ça se voyait! Je le regarde et je ne réponds pas! Alors là, mouché, il ajoute, goujat: «Moi, ça va!» Parlez d'un intérêt! «Mais je m'inquiète pour les dossiers, y en a de plus en plus!» Alors qu'il y en a toujours eu de plus en

plus! «Et je me demande comment on va s'en sortir.» Du tac au tac je lui réponds en face: «Faut pas vous en faire, on s'en sort toujours!» Voyez le genre «On s'en sort toujours!» J'ai senti qu'il se raidissait le Maurice. Il a toussoté un peu, histoire de toussoter, drôlement mal à l'aise. Moi, je piquais du nez dans la convention Tournebride et compagnie. Alors il a dit: «Oui, c'est vrai, mais là on est à un niveau que ça va être la crise, surtout avec les délais!» Les délais, vous parlez, les délais c'est des délais et alors, y a toujours eu des délais, s'il n'y avait pas de délais, il n'y aurait pas de dossiers et pour chaque dossier il y a un délai. C'est toujours comme ça avec les dossiers! Et lui, monsieur Maurice, voilà qu'il me parle des dossiers! Parce que les dossiers c'est toujours des cas à traiter dans un délai! D'ailleurs, délai ou pas délai, faudra les traiter les dossiers, alors pourquoi parler des délais? Monsieur Maurice je sentais qu'il s'embarlificotait alors il me dit: «C'est vrai les délais, c'est des délais et y en toujours eu, mais là avec ces dossiers et leurs foutus délais, on est pris à la gorge!» «Où ça?» Je lui réponds. «À la gorge!» Il répète. «Ah!» que je lui réponds, avec l'air de dire et de pas dire! Bon, monsieur Maurice, du coup, le gros dégoûtant type, il se lève mi chèvre mi poisson rouge, goujat quoi, il se lève et il va vers la porte. Et il me dit: «Alors, bon courage mademoiselle Jeannine!» Et il sort. Alors là, j'ai tout de suite couru chez Olivia et je lui ai tout raconté et Olivia, fine mouche, elle m'a dit: «Ça, là, au moins, on le voit que c'est bien un gros dégoûtant le Maurice!» Moi, ça m'a bien ouvert les yeux! J'avais pas remarqué tout de suite, mais c'est clair maintenant, on peut le dire, monsieur Maurice, mon chef, c'est un gros dégoûtant! Il n'y a pas à tortiller, Olivia elle a mis le doigt dessus! Parce que elle, avec les dégoûtants, elle arrête pas! Enfin, comme elle dit: «Je fais ce que je veux, je suis majeure et vaccinée!» Et ça pour être vaccinée, elle l'est la Olivia! Bon mais c'est l'heure, je range mes crayons et je m'échappe, faut que j'aïlle causer d'Olivia à Marie-Thérèse!

Alain Laurenceau

Alain Laurenceau, comédien-metteur en scène, est l'un des fondateurs de la Cie Chauffe-Brûle.

LES ENFANTS DE DRACULA RICHARD LORTZ



J'ai une maison-grange où un pan de mur est couvert jusqu'à cinq mètres de hauteur de livres de mauvais genre : polars et S.F. essentiellement. Régulièrement, je plante l'échelle dans ce mur et,

telle une poule sur son perchoir, je picore des doigts quelque chose à lire. Il y a toujours à lire et surtout à relire, parce que c'est fou ce qu'on oublie...

Un jour de cet été je tire un petit bouquin de chez Rivages/Noir intitulé « Les Enfants de Dracula ». Titre pas très emballant. L'exergue cependant me fige sur mon échelle : « ... à quoi bon lutter contre les problèmes ? Parfois j'ai envie de tout laisser tomber. L'année dernière, en C.M.2, j'ai essayé d'empêcher des gamins plus âgés de se shooter... jusque dans la cour de l'école. Là, je me suis dit que vraiment tout valait mieux que cette vie-là, vraiment tout, même mourir. Même la mort vaut forcément mieux que ça ».

Carmen,
in *Can't You Hear Me Talking to You ?*

Un peu plus loin, et c'est maintenant Lortz qui écrit :

« Temps, décrépitude, abandon, indifférence, insensibilité et manque d'amour : le cocktail est explosif, aussi meurtrier qu'une bombe atomique, mais les ruines qu'il engendre sont d'une autre beauté.

Il existe ainsi à Bedford-Stuyvesant, aux marges de Black ou Spanish Harlem, des quartiers entiers de ces bâtiments sinistres, parfois des kilomètres de ces rues ravagées. Vus de loin, une nuit de pleine lune par exemple, ils ont la beauté lugubre et spectrale de Berlin, ou de Dresde après l'apocalypse. »

Richard Lortz déroule un roman en rage sous forme d'une fable allégorique, noire, sinistre, violente et bouleversante où en effet, des enfants de

dix ans deviennent des *Enfants de Dracula* en réponse à la folie d'un monde adulte nuisible et détraqué.

Et puis je cherche des informations sur cet homme : plusieurs romans, du théâtre, de la peinture. Je trouve et n'apprends que peu de choses pour finir. Ce roman-ci a été édité aux États-Unis en 1981 puis en France par les Éditions Crapule avant de l'être par Rivages en 1994. Et je réalise que, même la première édition américaine aura été postérieure à la mort de Richard Lortz survenue en 1980.

La nouvelle de ce décès vieux de trente ans me bouleverse tout d'un coup. Et il me semble par ailleurs que nous sommes passés à côté d'un magnifique écrivain.

J'ai n'ai trouvé qu'une seule pauvre photo de Richard Lortz. Je vous l'offre.

Michel Lalet

L'HYPOTHÈSE DES SAISONS NATHALIE NOHANT



« C'est un jeu ?
– Un jeu sérieux, alors. »

Le bandeau. J'aime la voix de Nathalie Nohant, sa voix calme, apaisée, grave, aussi. La radio, oui, c'est mon truc pour arriver à un livre, la même émission : Du jour au lendemain. Essayez, vous verrez bien, juste par les voix, accéder à la littérature. Elle écrit sous pseudonyme, on ne sait pas grand-chose, venue de la danse et du théâtre... Son premier roman. Acceptons cette simplicité.

La Sidération, premier chapitre : « Un jour, le troisième arrive. C'est une fin d'après-midi dans l'hiver. (...) Il est très pâle, il souffre d'un amour à en mourir. Il voudrait le dire. Il est peut-être entré là pour trouver à qui ». Et puis il va les voir, deux, un garçon et une fille avant de s'asseoir au bar, à deux tabourets d'eux. Il vient d'avoir trente-neuf ans.

Pour lire ce livre, choisissez de préférence une longue plage de temps, laissez venir les parfums et les voix, soyez apaisé.e... alors... commencez ! « Il entend qu'elle vient d'être quittée par un autre, qu'elle est depuis dans une douleur insurmontable. » En amour, il faudrait ne pas oublier les précautions d'usage mais... il s'est levé de son tabouret et les a quittés sans même avoir pensé à regarder leurs visages.

C'est un livre qu'il faut relire, la suite référentielle nous occupe toujours trop, comprendre l'histoire, avancer. Je relis, je commence à relire, à peine arrivé page 118 parce que, déjà, renseigné, je lis librement avec gourmandise, mot à mot, phrase à phrase, attentif à l'écriture, libre de cesser, libre de continuer. Ils sont trois, ils prennent l'habitude de se côtoyer. Plans de coupe, phrases extraites d'un dialogue, hors champ, une seule phrase, orienter la pensée. Comme lorsqu'une conversation, dans un café vous parvient, par bribes. Sinon, nous sommes au silence, d'ailleurs ils n'ont pas de prénoms. Éditions Le Passage.

Plusieurs écritures dans une vie, trois, apprendre à écrire, l'auteure a adoré, puis celle de l'intime : journaux, poèmes, mots à ceux que l'on aime et une troisième, celle sur l'extérieur, le souci des autres, une écriture pour quelqu'un. Comme des saisons finalement ? Une quatrième alors ? J'espère, aller plus loin encore, celle de la maturité, dire plus. Chaque jour, apprendre à dire, à être encore plus généreuse. Son langage est celui du sentiment, au plus près. Chercher ce qui trouble les autres. L'hypothèse des saisons accorde du temps aux personnages, loin de la vitesse, de la performance, accorde du temps au rythme de l'histoire. Stop, souffler. Être soi. S'arrêter. Incertitude, certitude, tension... intensité. Ici, des mots de l'émission avec Alain Veinstein, un temps d'arrêt, une pause.

Vous allez continuer, chapitres suivants : Le départ & Le jeu sérieux. Et un dernier... Tous les trois cherchent... un lieu. Une atmosphère...

Nathalie Nohant offre beaucoup de tendresse à ses personnages, de la fraternité, on retourne à *L'avventura* parce que les autres sont là.

Dominique Navet

L'Hypothèse des saisons, Nathalie Nohant, Le Passage, 250 p., 18 €.

Dick Annegarn : révolution radicale

Mais qu'est-ce qui leur a pris à tous ces étrangers de nous révolutionner sans arrêt la chanson française? Quand ce n'est pas Brel, c'est Aznavour. Quand ce n'est pas Graeme Allwright, c'est un jeunot né à nos oreilles en 1974! Celui-là se nomme Dick Annegarn et il est Néerlandais. Son premier disque arrivé comme une tornade nous a mis cul par dessus tête. Il a vingt-trois ans et il écrit comme personne. Il écrit comme jamais on n'a osé le faire. Il écrit de manière telle que l'on n'écrira plus jamais pareil après lui :

*Il est beau le bois duquel je viens
et je viens vous dire
que j'ai rien à dire,
mais que l'on respire
mieux là-bas
Sur le haut plateau,
près de l'eau de là
Fontaine qui
insuffle la vie
Près du zéphyr
celui qui inspire
à la transformation...*

ou ça :

*Il se fait tard,
pourvu qu'ils viennent
Tout le caviar
je l'ai donné à la chienne
Et si ça continue les bouteilles seront vides
Je crois que je vais partir en Floride
Une table vide
que je préside...
c'est le bide...*

et même ça aussi :

*Puis le jour vena
où Ubu et le Roi
se rencontra,
Twist, yayaya...*

et encore ça :

*Je suis un bébé éléphant égaré
Pourriez-vous s'il vous plaît me rechercher...
J'ai bien peur qu'ils se soient suivis
Dans le précipice
au fond des profonds.
Et moi qu'est c'que je deviens dans tout ça
Je me sens tout errata...*

Tomber au fond des profonds et se sentir « errata »... ça ne vous chanstique pas le cœur, vous? Et encore mesdames et messieurs, vous n'entendez pas tout : une guitare



totale personnelle, impressionnante de virtuosité et de maîtrise, une voix des grands espaces, des syncopes à couper le souffle, des harmonisations improbables, des ruptures, l'orage au fond de la gorge, un roulement et un flot impétueux du son qui cascade hors de lui et ce grand rire derrière chaque pousse...

Quand j'entends cela, j'habite à la campagne avec un gars qui se nomme Patrick Abrial (*authentique superstar déchue* de la variété ainsi qu'il se désignait lui-même et qui conserve son nom à la première page de tous les bouquins d'Animation par le Chant pour sa « Chanson pour Marie »). Patrick travaillait à remonter la pente du show business et moi je bricolais dans l'incurable... Et qu'est-ce que nos copains de Polydor nous balancent dans les feuilles? Cet énorme prodige qui n'aurait jamais dû arriver, alors que ça va être l'heure du disco, l'heure de la variété-rock, l'heure de la pop matinée de houe, l'heure de rythm and blues revisité... Normalement un gars qui chante avec guitare, c'est fini, non?

Nous tombons de l'armoire en constatant que c'est Jean Musy qui signe les orchestrations de cet album. Dans ces années là Musy faisait TOUTES les orchestrations de TOUTE la planète variété! Vous vous souvenez les batteries incoutables et nappées de réverbération de *L'aigle noir* de Barbara ou les trouvailles des *Champs-Élysées* de Dassin ou bien *Vancouver* de

Véronique Sanson. Sans oublier Jonasz, Caradec, Halliday, Adamo, Bécaud et des dizaines d'autres... Sa spécialité, depuis qu'il n'avait plus le temps de rien – sinon de faire des crises cardiaques de surmenage à trente ans – c'était de mettre des couches et des couches de sons sur tout ce qui lui passait entre les mains. Il n'empêche, Jean Musy c'est quand même un type inspiré et un très grand musicien! Reconnaisable entre tous à son phrasé et aux petites notes cristallines qu'il sème de sa main droite...

Lui aussi a dû tomber sur le cul en écoutant jouer et chanter ce jeune homme. Il s'est dit : c'est bon, le mieux à faire pour arranger Dick Annegarn c'est de le laisser vivre! Et dans l'essentiel de ce premier album, c'est le gamin qui fait tout! Il y a deux ou trois titres où Musy intervient à propos, comme ce petit piano merveilleux sur *Bruxelles* ou l'orchestration nette et tranchante de *L'orage*. Mais pour le reste... place au génie!

Pour en revenir aux mots, j'affirme que Dick Annegarn, apparu comme un diable hors d'une boîte, a complètement changé la façon d'écrire des gens qui faisaient des chansons. Sa « révolution » est de même nature que celle apportée par Boris Vian dans l'écriture de romans vingt années plus tôt. Dans les années 70, sans s'en rendre compte, écrivains, feuilletonistes, journalistes et amoureux transis écrivaient tous comme Vian! Même phénomène en chanson : à partir de 1975, la moitié des paroliers mais surtout des A.C.I. (auteurs compositeurs interprètes) auront une dette vis-à-vis de Dick Annegarn (l'autre moitié l'a vis-à-vis de Gainsbourg!).

Annegarn a ouvert la porte à une écriture très libre. Normal! Sa musicalité de chanteur de blues lui permet de s'affranchir de formes qui sont là pour y suppléer : la rime, la rythmique, la césure, le cadre serré d'une versification.

Mais Annegarn, c'est aussi cette liberté de parole, comme dans ces quatre vers de l'Institutrice :

*Sa vie à elle était loin d'être belle
Mademoiselle, madame, veuve et mademoiselle...
Voyez ce que je veux dire, voyez peut-être pas
Ce que je veux dire je le dirai pas.*

Ah, que j'aime ce « Ce que je veux dire, je le dirai pas... »! Réécoutez « *Sacré Géranium* ». Pas une ride. Pas un défaut. Un talent à l'état pur : total bonheur!

Michel Lalet

LES BAISERS

SERGE BRAMLY, SUR UNE PROPOSITION DE
JEAN COULON



George Grosz, *Circé*, 1927, pencil, ink (pen), watercolor, 66x49cm, Museum of Modern Art (New York)

Nous nous écrivions, une amie au loin, quelques messages. Et soudain, nous eûmes cette idée franchement satisfaisante, placer 2013 sous le signe des baisers. Une fois les recherches effectuées, nous convînmes de commencer avec ce livre qui alliait le texte et les illustrations venus de l'Histoire de l'Art. La méthode pourrait vous convenir, un copié-collé de la ligne. Certaines fois, il n'y aura pas l'illustration nommée, c'est alors que le livre vous manquera. À moins que, lecteur de Belinda Cannone, vous ne sachiez déjà que, le baiser amoureux lu, à toute heure, donne l'envie d'embrasser quelqu'un !

PRÉLIMINAIRES.

Henri Marisse, gravure originale sur le thème de *Chant de Minos* (Les Crétois) pour le texte d'Henry de Montherlant.

Art africain, appuie-tête attribué au maître des coiffures en cascade. Luba. République démocratique du Congo, XIX^e siècle.

Giotto, rencontre d'Anne et de Joachim à la porte Dorée, 1303-1305.

Antiquité grecque, coupe attribuée au peintre de Briseis, représentant un couple composé d'un homme et d'un éphèbe s'embrassant (détail) vers 480 av. J.C.

Charles Lapicque: *le Baiser*, 1952.

Marc Chagall: *Les amants en bleu*, 1914.

Elliott Erwitt: Usa, Californie, 1955.

DES BAISERS À LA PELLE.

Gustave Klimt: *Le Baiser* 1907-1908.

Pierre Brueghel l'Ancien, détail de la *Danse de paysans*, 1568.

LE BAISER MYTHOLOGIQUE.

Bronzino, *Allégorie de l'Amour*, 1540-1550.

Antiquité romaine, *Amour et Psyché s'embrassant* d'après un original grec en marbre du III^e-II^e siècle avant J.C.

François Gérard: *Psyché et l'Amour*, 1798.

Antonio Canova, détail de *Psyché ranimée par le baiser de l'Amour*, 1793.

François-Joseph Navez: *La nymphe Salmacis et Hermaphrodite*, 1829.

ÉROS, C'EST LA VIE.

Marcel Duchamp, *Morceaux choisis* d'après Rodin.

Marcel Duchamp, Couverture pour l'exposi-

tion de Man Ray « Objects of my Affection » New York, Julian Levy Gallery, 1945.

René Magritte: les Amants, 1928

LES BAISERS DE ZEUS.

Le Corrège: *Jupiter et Io*, 1530-1531.

Étienne Delaune: *Léda*, XVII^e siècle.

Attribué à **Véronèse**: *Léda et le cygne*, XVI^e siècle.

André Masson: *Pasiphaé*, 1937.

LE BAISER TEL QU'EN LUI-MÊME.

Aert de Gelder: *Juda et Tamar*, 1684 ou 1687.

Nicolas Poussin: *Acis et Galatée*, 1627-1628.

François Boucher: *Hercule et Omphale*, 1735.

Auguste Rodin: *Le Baiser*, 1886.

Eugène Druet et Auguste Rodin: *Éternel Printemps*, 1884.

Jean-Honoré Fragonard: *Le baiser volé*, vers 1788.

Jean-Antoine Houdon: *Le Baiser donné*, 1778.

Jeff Koons, *Bourgeois Bust-Jeff and Ilonna*, 1991.

Jean-Honoré Fragonard: *L'instant désiré*, 1755-1760.

LA NATURE VRAIE DU BAISER.

Katsushika Hokusai: *Le Rêve de la femme du pêcheur*, vers 1814.

Inde, *Vue du temple de Kandariya-Mahadeva* à Khajuraho, 1025-1050.

Man Ray: *Lee Miller embrassant une femme*, XX^e siècle

BAISER DE VIE, BAISER DE MORT.

Jean-Léon Gérôme: *Pygmalion et Galatée*, 1890.

Giotto: *Le Baiser de Judas*, vers 1305.

Nicolas Lavreince le Jeune: *Le Déjeuner en tête-à-tête*, XVIII^e siècle.

Carolus-Duran: *Le Baiser*, 1868.

(Et le livre n'est pas fini !)

Dominique Navet

JÉSUS

Jardinier de San Lorenzo del Escorial, Jésus Manzano a mis fin à ses jours ce 31 mars dans la serre du jardin privé d'El Rey. Spécialiste de l'art topiaire, il savait mieux que personne sculpter les buis, cyprès et lauriers en forme d'animaux sauvages et de figures mythologiques. Ce printemps, pour faire preuve une nouvelle fois de son talent, il avait décidé de reproduire dans un bosquet d'arbustes plusieurs fois centenaires la Piéta de Michel-Ange. On a d'ailleurs retrouvé dans la poche arrière de son bleu une photo du chef-d'œuvre datée du jour même de l'intronisation du pape François. Malheureusement les chutes de grêle au matin du Vendredi Saint ont eu raison du patient labeur de Jésus. Pour la Vierge, passe encore. Mais pour le Christ, les grêlons ont transformé son corps en grosse carcasse de lapin. Les coups de cisailles affolés de Jésus ne firent ensuite que réduire la taille du lapin sans jamais parvenir à rappeler les formes d'un corps humain. Et surtout pas divin. Le jour de Pâques, les moqueries des visiteurs du jardin d'El Rey ont tué Jésus : il s'est pendu à un buis millénaire, près du buste de Don Juan d'Autriche. Qui a dit que les jardins de San Lorenzo sont une image de l'Eden ?

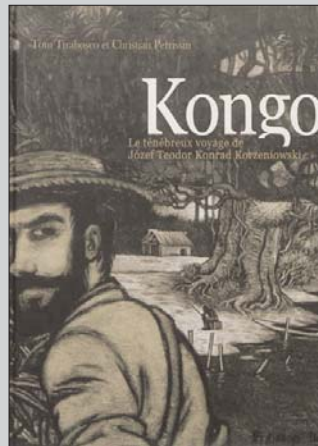
Jean-Louis Rambour

JEAN-CLAUDE BARDOT

Ces dernières années, il traînait dans les rues de Beauvais (Oise) sa silhouette de septuagénaire négligé. J'ai connu Jean-Claude à l'époque où il était un animateur culturel de talent, puis un enseignant exigeant, grand amateur de littérature et de poésie. Avec sa classe, nous avions travaillé tout une année autour de *L'enfant de la haute mer*, de Supervielle. Avec ses élèves, plusieurs années de suite, il donna une lecture publique de leur travail. Une démarche courageuse, dans la lignée de l'éducation populaire. Les aléas de la vie ne l'ont pas épargné, lui ni ses enfants. Descente aux enfers. Jean-Claude Bardot écrivait. Ensemble, nous avions dévoré Cadou. Il lui resta fidèle. Voici quelques années, Isabel Asunsolo et les éditions L'Iroli publièrent son seul et unique recueil, dans lequel on pouvait, avec un intérêt certain, suivre sa pensée tourmentée, ses images volontiers paysagistes et sa musicalité ample. Longtemps encore j'entendrai sa voix.

Roger Wallet

CONRAD AU CONGO



Printemps 1890. Teodor Jozef Konrad Korzeniowski (qui prendra plus tard le nom de plume de Joseph Conrad) est engagé comme officier de marine marchande par la Société Anonyme Belge pour le commerce du Haut-Congo. Quittant Bordeaux le 10 mai, il débarque dans le port de Boma courant juin. Il rallie ensuite Matadi. C'est de là qu'il part à pied avec une caravane de trente et un hommes pour Kinshasa où l'attend le navire dont il doit prendre les commandes. Une marche harassante de dix-neuf jours dans des conditions extrêmes. Un avant-goût de l'enfer qui l'attend lors de la remontée du fleuve en bateau. Animosité de ses compagnons belges qui ne voient en lui qu'un étranger chargé de faire un rapport accablant sur la façon dont ils exploitent les richesses du pays, chaleur insupportable, promiscuité, maladie et fièvre, hostilité d'une partie des autochtones... Un voyage terrible dont il sortira à jamais marqué et qui lui servira de matériau de base pour la rédaction de son roman *Au cœur des ténèbres* publié en 1899.

Un récit très documenté sur les sept mois passés par Conrad en Afrique. Après sa somptueuse trilogie consacrée à Marta Jane Canary, Christian Perrissin prouve une fois de plus qu'il est à l'aise avec la biographie. L'écrivain anglais d'origine

polonaise part en Afrique par nécessité économique mais aussi parce qu'il garde un souvenir émerveillé de sa lecture des œuvres de l'explorateur Henry Morton Stanley (célèbre pour avoir retrouvé Livingston sur les rives du lac Tanganyika en 1872). Le problème c'est que la réalité qu'il découvre est loin de la volonté philanthropique défendue notamment par la presse belge de l'époque. Les sauvages ne sont pas forcément ceux que l'on croit. Les colons font preuve d'une cruauté abominable. Brutes sans scrupules cherchant à s'en mettre plein les poches, notamment grâce au commerce de l'ivoire, ils fouettent et assassinent avec une certaine délectation les Noirs qu'ils recrutent dans les villages disséminés le long du fleuve. Point d'altruisme, juste l'exploitation inhumaine d'une main d'œuvre corvéable à merci. Une vision de cauchemar pour Conrad. On sent au fil des pages l'angoisse l'envahir devant la violence innommable qu'il découvre.

Les planches de Tom Tirabosco sont si évocatrices que l'on a parfois l'impression d'étouffer dans la moiteur de la forêt congolaise. Il lui aura fallu près de trois ans pour réaliser l'ensemble de l'album en utilisant la technique très particulière du monotype. Le résultat est tout simplement bluffant, charbonneux à souhait, totalement raccord avec l'inquiétude qui gagne l'écrivain au fil de son voyage.

Un coup de projecteur sur une époque peu reluisante où, sous couvert d'émancipation, le colonialisme ne faisait qu'entretenir les immondes relents d'une forme de servitude supposée abolie depuis de nombreuses années. Un album d'une grande force qui souligne parfaitement le pessimisme sur la nature humaine qui caractérisera par la suite l'œuvre du romancier Conrad.

Impressionnant !

Jérôme Prévost

Kongo de Tom Tirabosco et Christian Perrissin. Futuropolis, 2013. 175 pages. 24 euros.

Le 12 mars 2011, la salle de l'opéra de Rome affiche complet : on donne *Nabucco*, dans le cadre des festivités organisées pour les cent cinquante ans de la nation italienne. La RAI 3 retransmet le spectacle en direct, ainsi que la chaîne franco-allemande Arte. Silvio Berlusconi, le président du conseil, est dans l'assistance. La représentation se déroule très bien – Riccardo Muti fait merveille face au chœur et à l'orchestre – jusqu'à la dernière aria de la troisième partie, le fameux *Va pensiero* qui tend l'atmosphère dans le public. Le silence devient ferveur. On sent qu'on participe à autre chose qu'au déroulement d'un opéra : on vit un moment d'histoire. Sur scène, la lamentation des esclaves qui chantent « Oh mia patria si bella e perduta ! » envahit viscéralement les spectateurs. Au troisième étage apparaît un drapeau tricolore ; exposé maladroitement à l'envers, le rouge-blanc-vert n'en est que plus touchant. Avant que le chœur n'arrive à la fin de l'aria, dans le public certains crient déjà : « Bis ! ». Des gens du poulailler commencent à jeter des papiers avec des messages patriotiques. On croit vivre les premières séquences du *Senso* de Visconti. Le visage des choristes, particulièrement des chanteuses, est grave, bouleversé, comme pris de panique. Que va décider le maestro ? Une seule fois, en 1986, à la Scala de Milan, il a accordé le bis pour le *Va pensiero*. Pour lui, un opéra doit aller du début à la fin. Même des applaudissements venus récompenser un morceau de bravoure superbement interprété le gênent. Mais ici les spectateurs frappent de plus en plus fort dans leurs mains. Riccardo Muti s'assied. Il

semble accablé. Il tourne machinalement quelques pages de la partition. Quelqu'un crie soudain « Viva Italia » et délivre le maestro de son hésitation. Le bref discours qu'il tient alors sur la culture italienne, socle de la nation, est émouvant, même pour un petit Français assis dans son fauteuil devant son téléviseur. Il annonce le bis du *Va Pensiero*, le dédie à Silvio Berlusconi en le tutoyant et invite le public à participer au chœur. Sur le mot « patria » les gens se lèvent, les chanteurs sur la scène comme ceux dans la salle. Des tracts volent de plus belle depuis le poulailler. Riccardo Muti, tourné vers les spectateurs, marque la mesure en agitant ses bras. La cantilène sombre, élégiaque, s'achève. Plusieurs choristes sont en larmes. On passe rapidement ses doigts sur ses paupières. On pose sa tête sur l'épaule de son voisin parce qu'on vient de vivre un moment rare et qu'il n'est surtout pas question de haine pendant ce temps hors du temps. Les manches des toges blanches sont bien commodes pour essuyer la coulée du maquillage. L'opéra *Nabucco* et Riccardo Muti viennent de donner, à leur manière, une définition de ce qu'est un peuple. Quant aux séparatistes du Nord, usagers du même *Va pensiero* comme hymne de leur fantoche Padanie, ils chantent aussi juste que Mussolini marmonnait *Le Temps des cerises*.

Jean-Louis Rambour



Riccardo Muti

CE CRAYON, CACHE-LE BIEN, C'EST TON ARME !



Accordeur de silences !

Ce titre d'emblée a fait naître en moi le désir d'entrer dans le livre.

« *La première fois que j'ai vu une femme, j'avais onze ans et je me suis trouvé soudainement si désarmé que j'ai fondu en larmes. Je vivais dans un désert habité uniquement par cinq hommes. Mon père avait donné un nom à ce coin perdu. Simplement "Jérusalem"... Et point final.* »

Ainsi débute *L'accordeur de silences* de Mia Couto.

Étonnant livre qui semble s'ouvrir sur un point final. Dans cet endroit baptisé Jérusalem et situé au Mozambique doit régner le silence. Le narrateur, ce petit garçon de trois ans sera l'accordeur de silences... Ainsi en a décidé Silvestre son père.

C'est un livre étrange et fascinant, écrit en une langue superbe qui semble déconstruire parfois les mots et le monde, les éloigne de ce que nous connaissions d'eux, nous les offre à (re)découvrir.

Ici on « balaye à l'envers », et je vous laisse deviner comment on fait cela, pour effacer les routes car les routes amènent des attentes et les attentes « font vieillir ».

Ici on pratique la cérémonie du débaptême.

Ici, il y a « ici » et « l'Autre côté ».

Ici, ni livre, ni cahier. Et lorsque le grand frère offrira en douce un crayon au petit il lui recommandera « Cache-le bien. C'est ton arme ».

Ici nul papier... Pour écrire il y aura des car-

tes à jouer, ou des billets de banque!

Ici nulle femme. Cinq personnes de sexe masculin, et une ânesse... élégante.

Petit à petit, à la rencontre des divers personnages nous cheminerons avec eux, découvrant des bribes du drame qui les a conduits là, jusqu'à une visite qui va bouleverser l'ordre fragile de ce monde-là...

Mais pourtant la voix des femmes y est magnifiée. D'abord par des citations pour chaque chapitre émanant toutes de femmes poètes portugaises, ensuite pour la voix des personnages femmes qui apparaissent à la fin du livre, magnifiques. Voici ce qu'en dit notre accordeur de silences, Mwanito : « *Ses mots étaient étrangers, même dits dans la même langue. La langue de Marta avait une autre race, un autre sexe, un autre velours. Le simple fait de l'écouter était pour moi une façon d'émigrer de Jérusalem* ».

Parfois, refermant un livre, on reste un temps suspendu, à se demander quelle magie habite certains auteurs pour ainsi nous faire vibrer, nous envoûter, nous emmener dans des mondes étranges et étrangers qui curieusement, « miraculeusement »... nous parlent aussi de nous. Magnifique.

Aline Salomon



L'accordeur de silences, Mia Couto, éditions Métailié, 2013

LION

Femi est le digne successeur de son père, celui d'entre tous qui a reçu le Ju-Ju. La Cave de ce soir est dite *aux Poètes*, Roubaix, France.

Une heure que ça joue déjà, une petite tournerie afro en boucle, syncopes, nappes qui se superposent au clavier et lignes croisées, basse-guitare. Le son monte, rebondit, redescend vite, le plafond est bas, les poètes coincés comme des rats.

Femi ne porte plus qu'un pantalon bouffant, en bogolan. Le public n'est plus qu'une chaîne, une série de points qui s'étirent pour bientôt former une ligne, qui courbe, ondule et se met à osciller en accélérant. Il est maintenant le dernier relais des amplis, les oreilles, autant de haut-parleurs qui achèvent la transduction du son. Les corps résonnent et se répondent, rebondissent les uns contre les autres, sont un. L'odeur mêlée d'encens, de rhum et de bière devient le parfum universel. Les yeux. Fixes. Captés par les contours du corps de Femi. En réalité, ils n'avaient jamais vu de corps *aussi nu*. Ni tatouage, ni maquillage, à peine quelques cicatrices. Glabre et sec. Musclé, brut. Cru.

Femi demande plus de basse, l'ondulation plonge, retrouve ses propres racines et se fait plus sourde, souterraine et puissante comme l'est le mouvement d'un ver géant qui creuse une galerie, affaiblissant la terre sous chaque pied, prêt à faire s'effondrer le sol pour happer et réunir ces corps dansants en un, le sien. Femi demande plus de rythme. Caden-

ce, affect et contagion. *Drum and bass*. La quantité de mouvement devient qualité, corps propre collectif, fusionné. Aliénation et magie, virus dont on mourra ou guérira, purifié. Femi guide le ver en ériste, conduit l'énergie, modèle comme il peut le faisceau dessiné par le sillon laissé par la bête et le scandé. *Beng*, les femmes sont des juments au casque de bronze, *beng beng*, les hommes des lions affamés, *beng beng beng*, la course et la lutte, *beng beng*, un nuage de poussière, *beng*. L'instant suspendu. Vibratoire.

[C]'est je ne sais quelle force divine qui te transporte, semblable à celle de la pierre qu'Euripide a appelée Magnétique, et qu'on appelle ordinairement Héracléenne. Cette pierre non seulement attire les anneaux de fer, mais leur communique la vertu de produire le même effet, et d'attirer d'autres anneaux; en sorte qu'on voit quelquefois une longue chaîne de morceaux de fer et d'anneaux suspendus les uns aux autres, qui tous empruntent leur vertu de cette pierre. De même la muse inspire elle-même le poète; celui-ci communique à d'autres l'inspiration, et il se forme une chaîne inspirée. [Platon, L'Ion, 533°]

Julien Puissant



Platon

HANNAH



Un ouvrage inclassable, totalement en marge de la production française, que ce « *Hannah* ».

L'auteur tout d'abord. Rien ne semblait le destiner au dessin ni à l'écriture – n'était son goût avéré pour la littérature, dont émergent les noms de Pérec et Queneau. S'il semble tout d'abord faire profession de la philosophie – « au sens littéral, explique-t-il lui-même dans sa postface, puisque Sophie est le nom de mon amour » – on le retrouve assidu dans les gymnases où il s'adonne au ping-pong. Mais, indécrottable dilettante, il abandonne la voie sportive pour renouer avec le livre. Il sera bibliothécaire.

C'est le nez dans les bouquins qu'il se découvre une passion pour les mangas. Il dévore, il compulse, il écume, il chronique... au point de mordre lui-même à l'hameçon. Le prétexte en sera Hannah.

Quand le projet de cette naissance se décide, il ouvre un calepin. Il y griffonne, il y crayonne, il y note des mots. Il y dessine,

jour après jour, leur quotidien – le séjour, la cuisine, la chambre – dans lequel prend peu à peu forme une silhouette brouillée. D'échographie en échographie – puisqu'il n'hésite pas à utiliser les clichés pour les transmuier en ses « rêves d'enfant ».

Ainsi voit-on peu à peu une ombre prendre possession des lieux. Elle se glisse dans les rayons de la bibliothèque, entre les CD, elle joue avec les vitres qui donnent sur le ciel.

Une magnifique double page: celle où l'ombre joue avec les prénoms, masculins et féminins. Le jeu des sonorités italiennes, qui s'immiscent d'abord comme la volute d'une portée en clef de sol, se dilue dans l'air quand, avec les premières certitudes du cinquième mois, on sait que ce sera une fille. Le graphisme dit le glissement progressif d'Anna vers les deux h « parce que nous ne pouvions passer à côté d'Hannah Arendt qui éclaira nos années de fac ».

Cette première publication est une belle réussite. Par la façon originale d'aborder un thème des plus simples, par le mélange de documents d'origines diverses (échographies mais aussi diagrammes divers, courbe de poids, etc.) et par la tendresse des gris dans un graphisme épuré. De nombreux lettrages se mêlent aux « paysages intimes ». Ils sont tirés de l'environnement médical, vestimentaire et alimentaire de la maman avant, dans le dernier mois, d'évoquer discrètement la constitution de la chambre de bébé.

Quant au palindrome du prénom, hommage à Pérec, force est de constater qu'il a la poésie et le mystère qui manquent à Ève ou à Ava.

Aléhyse Cadilhac

Hannah, Tantris Tellaw, Barceul éd., 15€

L'ENTRELAÇS DE LA NUIT
ET DE NOS PÉNOMBRES

Il y a des livres dont les personnages une fois rencontrés ne vous quittent plus.

La nuit tombée est de ceux-là.

Gouri part de Kiev en moto, avec sa remorque. Il va « dans la zone ». S'arrête en chemin chez ses amis Iakov et Véra.

Une écriture sobre. Une tendresse énorme pour des personnages pleins de larmes et de douleurs mais tellement fraternels qu'on aimerait en rencontrer bien plus souvent des comme ceux-là! Comme dans « *Le radeau* » que j'avais lu il y a longtemps, il y a ici une petite musique qu'on a envie de retenir en soi parce qu'elle fleurit votre ciel. L'histoire, elle, est rude, sombre, comme le dit le titre, et bien souvent il faut arrêter la lecture tant le regard se brouille.

Il y a Gouri, le personnage principal, qui va « là-bas » pour récupérer... une porte, oui, mais pas n'importe quelle porte! Et rien que pour Gouri et la porte, déjà, il faut lire cette histoire! Mais il y a aussi Piotr, le gamin dont la mère s'est enfuie, le gamin aux chats qui...

Il y a Svetlana qui peint les cailloux et Léonti qui ne desserter pas les dents ce soir-là à cause de la présence de Gouri parce qu'il vient de la ville et qu'en plus il est écrivain et que « *tu sais jamais ce que ça va t'écrire* ». Oui, Gouri écrit, Gouri est un écrivain public et il écrit aussi des poèmes, « *un chaque jour depuis* ». Et Iakov aimait lire ses poèmes lorsqu'il travaillait « là-bas » « *parce que, dans les mots, tristes ou pas, il y a quelque chose... enfin je saurais pas expliquer ça exactement* ».

Il y a Kouzma qui, lorsqu'il apprend que Gouri veut aller à Pipriat, lui raconte « *des fois je pense au diable et je me dis, si ça se trouve il a installé ses quartiers dans le coin et il est là à bricoler. Il profite de l'aubaine pour se fabriquer un monde à lui (... un monde qui se foutrait pas mal des hommes* ».

Il y a celles qui ne sont pas là, mais pourtant si présentes, Téréza, toujours inquiète depuis que Kzenia...

Enfin il y a Véra et son accordéon, Véra qui, au moment le plus difficile du repas, ira prendre son accordéon pour réchauffer les cœurs, et Iakov, malade, qui ne peut pas dire à Véra, *alors si Gouri voulait l'aider à écrire...*

Il y a toutes ces petites étoiles, ces lueurs d'humanité malgré.

C'est vraiment très beau.

Aline Salomon

La nuit tombée, A. Choplin, La fosse aux ours, 2012

PRISCA HAZEBROUCK
AU



« Et nous lisions et nous lisions, notre sainte Mecque était la bibliothèque / Où régnait, reine des atlas, et belle, une vieille demoiselle à chignon... » La première fois que j'entendis cette chanson de Jacques Bertin, immédiatement je pensai à Prisca Hazebrouck, qui n'était ni vieille ni demoiselle et n'avait pas de chignon. Mais elle régnait, *et belle*, sur la bibliothèque d'Abbeville (Somme) et elle était de celles qui donnent la passion de lire.

Du livre au musée

C'est à l'Hôtel de Sens, à Paris, dans la bibliothèque dévolue aux arts et techniques, qu'elle entama sa carrière. La carrière professionnelle de son mari la conduit à Abbeville où désormais rien de ce qui se fait dans le domaine culturel ne lui sera étranger.

Max Lejeune lui confie d'abord la responsabilité conjointe de la bibliothèque et du musée. Un musée généraliste – boiseries, meubles, plats, peintures... – dans les réserves duquel elle découvrira un buste de Camille Claudel, don de la famille Rothschild ! Mais c'est en 1990 qu'elle organisera sa « plus belle exposition » : des œuvres d'Alfred Manessier dont les grands-parents étaient abbevillois. La baie de Somme, la baie de Rio, des œuvres de jeunesse (elle le rejoint dans son

amour du Crotoy). Elle découvre « un homme adorable » qui deviendra « quasiment un père spirituel ». « Jamais je n'aurais songé devenir conservateur de bibliothèque. Si j'avais vécu dans un autre milieu familial, je serais plutôt allée vers les arts plastiques » confesse-t-elle. Pas étonnant que, vingt ans plus tard, son ami écrivain Jean-Pierre Cannet s'inspirera des vitraux de l'église St-Sépulcre (signés Manessier) pour écrire un recueil lors de sa résidence.

« Responsable de la bibliothèque depuis 87-88, il me faudra dix ans pour inviter un écrivain. » Elle rattrapera vite le temps perdu et fera de l'hôtel d'Émonville (à Abbeville) un des hauts lieux de l'animation littéraire en Picardie. Elle supervisera, au milieu des années 90, les travaux d'agrandissement du lieu car elle a une obsession : permettre au public d'accéder à l'ensemble des ressources.

Elle sera, avec Chantal Valantin, l'une des fondatrices de l'agence régionale Picasco – devenue depuis Centre régional du livre et de la lecture. Elle y pilotera la commission patrimoine et sera l'animatrice de l'inventaire du fonds patrimonial régional.

Elle est sur tous les fronts : on la retrouve dans la commission culturelle régionale pour le livre. Elle perçoit immédiatement l'enjeu des nouvelles technologies : elle fait numériser toute la collection des aquarelles et gravures d'Oswald et Macqueron et les albums Delignières (aquarelles, plans, portraits ; certains documents, sur calques, portaient en poussière...).

La défense inlassable du droit à la culture

Elle défendra contre vents et marées la gratuité de l'accès aux équipements culturels et se réjouit que la bibliothèque soit toujours gratuite. Elle sera évidemment contre le droit de prêt, cette ineptie prétendument destinée à abonder les droits d'auteurs.

« J'aime le livre en tant qu'objet. Je regrette les belles marges des livres du XVIIe. Actuellement les éditeurs bourrent les pages et les textes ne respirent plus. » C'est donc tout naturellement qu'elle intègre l'équipe de Cadastre8zéro, petite structure d'édition fondée à Abbeville, dont la qualité de la maquette est sans égale. Elle-même, d'ailleurs, « adore faire des mises en page de livres pour l'association Albert Laurent – compositeur qui dirigea l'école de musique de la ville et fut titulaire des orgues de Saint-Gilles ».

Une boulimie qui s'exprime aussi dans un goût effréné de la lecture.

Aujourd'hui retraitée, elle ne saurait tenir en place. Elle préside depuis quelques années la Société d'émulation d'Abbeville et du Ponthieu, une des plus anciennes sociétés savantes du Nord de la France (elle fut fondée en 1797). Elle y a immédiatement créé un site internet. Les conférences organisées chaque mois attirent de cinquante à soixante-dix personnes sur des thèmes extrêmement divers touchant au patrimoine architectural ou littéraire, à l'histoire locale... « et je voudrais que nous nous ouvrons aux sciences ». Ont été ainsi proposés des exposés sur un manuscrit enluminé, sur le « Ludwig lied » (Louange de Louis III en haut-allemand à l'occasion de la bataille de Saucourt) ou sur les romans de Robert Mallet (il fut recteur d'Amiens). La Société publie également un bulletin annuel.

On l'aura compris, une vie bien remplie qui ne lui interdit pas de suivre de près les ateliers d'écriture organisés par la communauté de communes ou... d'exercer son art de l'orthographe et de la syntaxe en relisant *Les Années* !

Ce que je n'ai pas dit : son sens aigu de la fidélité et de l'amitié mais cela, n'est-ce pas, vous l'aviez pressenti...

Rémi Lehallier

LA MÈRE PRIMORDIALE

Selon le Talmud et le Zohar, la première femme d'Adam, Lilith, n'a pas accepté la domination de l'homme. Lilith, loin d'avoir été tirée du côté de son compagnon, a été modelée de la même glaise, au sixième jour¹. Refusant obstinément d'être dominée par lui, elle le rejette. Les opportunités de trouver un autre amant étant très rares en ces temps de Genèse, elle va séduire l'ange déchu Samaël, meilleur défenseur de l'égalité entre les sexes. Ceci tendrait à prouver que les anges étaient sexués. Le premier cornard de l'humanité, plus mari qu'époux, réclame aussitôt à son créateur une autre compagne plus docile (Isaïe 34,14). Ce que l'Éternel lui accorde volontiers en lui prélevant une côte! Opération chirurgicale lourde de conséquences. La nouvelle Ève, si elle s'avère plus fidèle que l'autre, ne cherche pas moins à s'émanciper en goûtant au fruit de l'Arbre de la Connaissance.

Lilith, se revendiquant l'égalité d'Adam, est bannie du Livre. Pire encore, elle devient le monstre de la nuit², dévoreuse d'enfants, incitatrice de la débauche sexuelle, démon archétypal de toutes les harpyes, sphinges, sirènes, vouivres et autres femmes fatales. Ève tentée par le serpent, tenue pour responsable de tous les malheurs qui frappent la condition humaine, caractérise à jamais l'inconséquence des femmes. *Vae victis!*

Ce mythe comme tant d'autres atteste de l'émergence du système patriarcal dominateur et guerrier. Progressivement, au début de l'Âge du bronze, les déesses-mères³ des premières sociétés agraires sédentaires cèdent leur position dominante aux dieux mâles des peuples pastoraux, adeptes d'une organisation pyramidale et phallocratique de la société. Les sociétés matrilineaires⁴ de la protohistoire disparaissent et, avec elles, la prééminence féminine sur la civilisation. Dans tous les récits fondateurs, les femmes perdent leur pouvoir ou l'égalité d'avec les hommes suite à l'intervention brutale d'un dieu ou d'un héros.

Ce changement s'opère sur la durée, après de longs et violents combats. La Grande déité maternelle fait place à une pléthore de déesses spécifiques (amour, fécondité, agriculture) qui se mettent sous l'autorité de dieux, comme filles ou

comme épouses. Supplantées dans leurs propres sanctuaires, combattues, enlevées, violées ou séduites par ruse, les Grandes-Déesses partagent le destin de Lilith. Jamais totalement soumises, elles entrent dans la clandestinité des cultes à mystères de la fécondité et de la renaissance. Les fées, les sorcières et même la Vierge Marie demeurent l'émanation de la Mère primordiale, détentrice de l'autorité.

La Bible exprime très bien le renversement des valeurs. Le serpent, l'emblème des religions cananéennes qui symbolise la sagesse de la Mère⁵, est maudit par les Hébreux et assimilé à Satan. Dès lors la Femme est l'alliée du Mal. Le monde vivant sous la protection de la grande Mère, est submergé par le déluge; tous ceux qui luttèrent pour préserver les valeurs de la Mère sont anéantis. Noé peut refonder une nouvelle humanité soumise au père et régie par l'homme.

Le mépris généralisé de la nature marque le passage du monde de la Déesse à celui des dieux mâles. La nature est livrée aux instincts dominateurs. Le vrai péché originel, ce n'est nullement celui de Lilith ou d'Ève, c'est bien celui d'Adam pour s'être accaparé tous les pouvoirs. Et si, comme le vieux Sigmund, il nous faut déplorer un meurtre, ce n'est certainement pas celui du Père mais bien celui de notre mère Nature que nous payons depuis le Néolithique.

1. « Dieu créa l'homme à son image; mâle et femelle il les créa. » Genèse 1, 27.

2. Diverses étymologies de son nom, *layil*, *leila* ou *lavlab*, désignent invariablement la nuit. Selon le professeur Patrick Jakobowski par contre, les racines « Lil » ou « Lul » signifient probablement « lèvres ». On les retrouve d'ailleurs encore en français dans « lippe » et « lippu » ou plus clairement encore dans le mot anglais « lips ». Il est vrai que « lullaby », la « berceuse » en anglais, témoigne de la nature essentiellement douce et maternelle de la Lilith primitive.

3. Dans les premiers temps, il faut s'en faire une raison, Dieu était une déesse.

4. Dans ces premières sociétés, le rôle biologique du père dans la procréation n'étant pas encore totalement identifié, les enfants appartenaient à la mère. Le patriarcat n'apparaît qu'avec la cellule familiale proprement dite et l'héritage. Ces communautés matriarcales auraient été essentiellement solidaires et distributives, elles ne connaissaient pas la propriété privée, ni ses conséquences sociales.

5. Le serpent, le lion, le taureau sont les protecteurs de la Déesse-Mère. Apollon, Héraclès, Thésée tuent l'un Python, l'autre le lion de Némée et le dernier le Minotaure. La corrida n'est que la répétition symbolique de la victoire sur la Déesse.

Christian Bobin a une écriture reconnaissable entre mille, jamais narrative à proprement parler, faite souvent de notations brèves qu'il assène avec une évidence limpide.

Dans « L'homme-joie », son dernier livre (éd. L'iconoclaste), « Le carnet bleu » comporte treize pages manuscrites adressées, en 1980, à sa femme décédée, pour qui il écrit « la plus que vive », l'un de ses textes les plus ardents.

« Tu ouvrirais ce carnet. Tu verrais qu'il y serait question du ciel, de cette part du ciel qui reste en nous, électrisée, nocturne, sauvage, inaliénable. » Qu'importe qu'il croie au ciel, moi qui n'y crois pas, si j'y lis un tel amour, « les mots précieux, les mots ruisse-lants, les mots princiers ». Qu'importe si j'y lis, à la dernière page, ces mots que tout amant rêverait d'écrire : « Je t'appelle. Sur ces pages je t'appelle. Dans ces forêts, près de cet étang, sur ces routes, sur ces terres que nos pas en les mesurant portaient à l'infini, je t'appelle ».

J'aime cet aveu de déréliction, lui qui se veut homme de certitudes comme en assène la religion, mais les siennes sont alors simplement celles de l'amour : elles disent que ce qui fut demeure. R. Wallet

Lettre bi-mensuelle publiée
avec le soutien de la revue *Incognita*
et des Éditions du Petit Véhicule,
à Nantes. *Les Années* sont en ligne sur
editionsdupetitvehicule.blogspot.com

2013, *Les années* – Une publication bimensuelle de : Ciels en Picardie. Ont participé à ce numéro : Aléhyse Cadilhac, Dominique Cornet, Prisca Hazebrouck, Élie Hernandez, Michel Lalet, Dominique Navet, Jérôme Prévost, Julien Puissant, Jean-Louis Rambour, Aline Salomon, Roger Wallet.

Réactions et contributions attendues à :
cielsenpicardie@orange.fr